

1 ... La nuit des temps

« Chaque îlot signalé par l'homme de vigie
Est un Eldorado promis par le Destin ;
L'Imagination qui dresse son orgie
Ne trouve qu'un récif aux clartés du matin. »
(Baudelaire, *Le voyage*)

« Le mystère du commencement de toutes choses est insoluble pour nous ; c'est pourquoi je dois me contenter de rester agnostique. » Il m'importe peu que l'auteur de ces lignes, le célèbre Charles Darwin, ne soit pas connu pour avoir entretenu de liens particuliers avec la matière de cette brève histoire, j'entends l'espace. En effet, le constat qu'il pose, au fil d'un travail autobiographique, véhicule une sagesse qu'il est souhaitable de faire nôtre ici, afin de ne pas réduire l'espace à quelques dates et événements, plus ou moins connus de tous – Spoutnik en 1957, Gagarine en 1961, Armstrong en 1969 –, mais d'en admettre, à défaut de bien les connaître, les antiques et profondes racines. L'histoire de l'espace commence avec celle de l'humanité. Impossible, inutile, reconnaissons-le dès lors, de penser en entamer le récit par un « Il était une fois » : un tel commencement, rallions Darwin, est insoluble pour nous.

Car l'humain, dès son apparition sur cette planète, n'a pas manqué de lever les yeux au ciel. Pourquoi en aurait-il été différemment ? Pourquoi creuser un infranchissable fossé entre le besoin de lumière de tant d'organismes vivants qui les tourne inlassablement vers le ciel ensoleillé, le jeu des oiseaux dans l'azur, le long hurlement des loups au temps de la pleine lune, les premiers signes, peints sur la paroi d'une caverne ou dressés au milieu d'un campement et, par ailleurs, la fascination exercée par le cosmos sur l'esprit de nos ancêtres ? Je me refuse à dire que la conquête de l'espace serait inscrite dans nos gènes : je connais un peu les dérives malheureuses auxquelles le recours à l'aura de la science peut malheureusement conduire. Laissons donc notre patrimoine génétique loin de cette histoire ; contentons-nous – mais ce n'est pas une mince affaire – de nouer les liens, de lancer les ponts, de noter les résonances qui font de l'aventure spatiale l'une des plus anciennes de notre humanité.

Car, ne l'oublions pas, aucun des chapitres qui suivront n'aurait pu être écrit si, depuis la nuit des temps ou plutôt depuis le temps de ses premières nuits, l'homme n'avait rêvé du ciel. Trop anciens, trop nombreux sont les témoignages qui, à côté des usages raisonnés de la voûte céleste – et l'astrologie en fait partie –, ont conservé les traces de l'impossible rêve de rejoindre les étoiles, de rencontrer leurs habitants. Pourquoi dire ce rêve impossible ? Parce que le voyage, l'ascension l'étaient encore matériellement ? Sans nul doute ; mais, avant

tout, parce que, trop souvent, la vision que nos ancêtres avaient élaborée du monde les retenait comme cloués au plancher des vaches, comme enfermés dans l'enclos terrestre. À foison se comptent les mythes qui racontent et expliquent une telle condition ; en Occident, le plus célèbre d'entre eux est celui d'Icare.

Icare, déjà

J'aime à rappeler d'abord que ce récit est autant celui de Dédale que celui d'Icare, celui de l'ingénieur que celui de l'aéronaute et de l'astronaute : sans le premier, sans son génie, son labeur et sa ténacité, les seconds n'auraient jamais pu décoller du sol. Je veux ensuite rétablir deux vérités : la première sur la personne d'Icare, la seconde sur le motif de ce premier vol.

Nombreuses sont les représentations qui prêtent à Icare les traits d'un bel et athlétique, orgueilleux et écervelé jeune homme, comme si ce *look* convenait à qui veut conquérir le ciel... puis chute par excès d'orgueil. Le récit, du moins celui d'Ovide, l'auteur des *Métamorphoses*, ne dit rien de tel : Icare est un jeune garçon, accroché aux basques d'un père génial en mécanique mais malheureux en diplomatie – relisez l'histoire de la reine Pasiphaé, du Minotaure et du labyrinthe –, un jeune garçon grisé par le bonheur de voler. « À leur droite, raconte Ovide, étaient les îles de Lébinthos et de Calymné au miel abondant, lorsque l'enfant se prit à goûter la joie de ce vol audacieux, abandonna son

guide, et cédant au désir d'approcher le ciel, monta plus haut.» Nous connaissons la suite : « Le voisinage du soleil dévorant amollit la cire odorante qui retenait les plumes. La cire ayant fondu, Icare n'agite plus que ses bras nus, et, manquant désormais de tout moyen de fendre l'espace, il n'a plus d'appui sur l'air ; et sa bouche criait encore le nom de son père, quand l'engloutit l'eau céruleenne. » Dédale, en ingénieur brillant et en père attentif, avait pourtant mis en garde son fils contre les dangers de leur entreprise ; mais un enfant peut-il entendre une invitation, même paternelle, à la prudence ? La désobéissance est-elle nécessairement synonyme d'orgueil et la prudence le propre du jeune âge ? Évidemment non. Sans doute n'ont-ils pas tort, ceux qui lisent dans le mythe d'Icare une mise en garde vis-à-vis de l'orgueil humain ; mais peut-être convient-il d'y voir aussi un simple appel de bon sens à la prudence, à la mesure. Konstantin Tsiolkowsky, le père de l'astronautique soviétique ou plutôt le père soviétique de l'astronautique, bien longtemps après Ovide, n'imaginera pas les premiers pas de l'homme dans l'espace autrement qu'empreints de prudence : « L'Humanité ne demeurera pas éternellement sur la Terre. Au début, prudemment l'Homme traversera les limites de l'atmosphère, puis plus tard il partira à la conquête du système solaire. » Prudence, disent ensemble les ingénieurs Dédale et Tsiolkowsky, qu'elle soit imposée à l'enfant ou évidente au conquérant.

Un refuge bien lointain

La deuxième vérité que j'aimerais rétablir, à propos du mythe d'Icare, conspire avec la première; quel est en effet le motif de ce vol mythique? La conquête du ciel? La domination aérienne? Que nenni. Si Dédale, après avoir construit un fac-similé de vache, en vient à observer et à imiter les ailes de l'oiseau, c'est pour s'enfuir de la prison dans laquelle le retient le roi Minos. La fuite: voilà le véritable motif de l'aventure aérienne de Dédale et d'Icare. Les deux ancêtres des frères Wright et de Clément Ader, de Youri Gagarine et de Neil Armstrong n'ont rien de fiers *conquistadores*; ils sont seulement d'ingénieux et courageux fuyards. À ceux que surprendrait, voire choquerait cette lecture inhabituelle du plus aérien des mythes, je répondrais qu'elle n'est pas très éloignée du discours des partisans de la préférence spatiale, de la *space option*. Parmi les arguments qu'ils avancent pour plaider la cause astronautique, pour militer en faveur d'un accroissement des budgets consacrés par les nations aux activités spatiales, surtout celles consacrées à l'exploration et à la conquête, parmi ces arguments, se trouve celui d'offrir à l'humanité une porte de sortie en cas de dégradation trop avancée, trop massive de l'état de notre planète... Une telle *option* ne peut manquer de faire sourire les réalistes, d'inquiéter les défenseurs de l'égalité entre les humains – qui, en effet, pourrait profiter d'une telle échappée? –, de blaser les amateurs de *science-fiction*.

**« Que les lecteurs n'en croient
absolument rien ! »**

Car, en matière de rêve spatial et d'imagination cosmique, ces derniers sont les dépositaires d'un héritage riche et varié. Les mythes y font bonne figure, avec Icare à leur tête ; mais ils côtoient bien d'autres formes littéraires et artistiques, tant l'espace constitue un extraordinaire pourvoyeur d'imaginaire. Je délaisserai ici les témoignages et les leçons de celles et ceux qui ont emprunté les chemins de la spiritualité, gravi les échelles mystiques et, à l'aide de multiples pratiques, exploré le domaine du divin, pour n'évoquer que les récits de voyage imaginaire dans l'espace.

La première trace écrite serait, vers l'an 180 de notre ère, le texte de Lucien de Samosate, ironiquement intitulé *l'Histoire vraie*. Car Lucien prévient ses lecteurs : « Je vais donc raconter des faits que je n'ai pas vus, des aventures qui ne me sont pas arrivées et que je ne tiens de personne ; j'y ajoute des choses qui n'existent nullement et qui ne peuvent pas être ; il faut donc que les lecteurs n'en croient absolument rien. » Étonnante mise en garde, n'est-ce pas ? Lucien raconte alors l'enlèvement dans les airs d'un navire, au cours d'une forte tempête, son voyage à travers les airs durant sept jours et sept nuits, son arrivée sur une mystérieuse île cosmique, la rencontre d'étranges créatures, etc. Dans un autre ouvrage, *l'Icaroménippe*, Lucien raconte cette fois le voyage de Ménippe, un homme qui s'est muni d'ailes – d'où le titre de ce récit –

pour se rendre sur la Lune et au-delà. Depuis Lucien, nombreux sont les auteurs à avoir exploité cette veine littéraire. Dante Alighieri, au début du XIV^e siècle, propose de visiter, sous la conduite de Béatrice, les sept sphères du cosmos; Francis Godwin, en 1638, publie sa vision d'une nature lunaire fort enchantresse et d'une humanité plus réussie que la nôtre, dans *The Man in the Moon*. À la même époque, Cyrano de Bergerac présente *Les États et Empires de la Lune* (1657) puis *Les États et Empires du Soleil* (1662). En 1765, Marie-Anne de Roumier publie les sept volumes des *Voyages de Milord Céton dans les sept planètes*: une véritable épopée astronomique. En 1835, Edgar Poe expédie *Hans Pfaal* dans la Lune, à l'aide d'une nacelle. Que le lecteur me pardonne de ne prétendre ici à aucune exhaustivité.

L'imaginaire et la science

Le XIX^e siècle est marqué par la fin de l'exploration systématique du globe terrestre qui avait été menée par l'Occident depuis la fin du XV^e siècle. Que reste-t-il alors à l'humanité pour assouvir sa curiosité, sa soif d'explorer? L'espace, bien entendu; dès lors, le voyage spatial n'est plus seulement imaginaire, il devient scientifique. La lunette astronomique, née avec le XVII^e siècle, est promue au rang de véhicule: grâce à elle et parfois avec une bonne dose d'imagination, les astronomes scrutent la Lune, les planètes et les étoiles. Ils sont capables de mettre au

point une cartographie de la surface de Mars aussi précise que celle des cartes terrestres... du moins le prétendent-ils; Angelo Secchi, Giovanni Schiaparelli et Percival Lowell y dessinent même d'extraordinaires réseaux de canaux. Et le XIX^e siècle s'achève sous la domination de Camille Flammarion et de ses nombreuses publications, dans lesquelles l'auteur de *La Pluralité des mondes habités* affirme que «la Terre n'a aucune prééminence marquée dans le système solaire de manière à être le seul monde habité, et que, astronomiquement parlant, les autres mondes sont disposés aussi bien qu'elle au séjour de la vie.»

Le XX^e siècle ne manque ni d'imagination ni d'auteurs: de Herbert G. Wells (*La Guerre des mondes* en 1898, *Les Premiers Hommes sur la Lune* en 1901) à Arthur C. Clarke (*2001, Odyssée de l'espace* en 1945), la veine littéraire de l'imaginaire spatial est largement exploitée. D'ailleurs, Wells est parfois considéré comme l'inventeur de la *science-fiction* moderne; grâce à lui, des «merveilles scientifiques» comme le chronoscaph, le transmutateur de matière ou encore l'hyperespace sont tombées dans le domaine public. De son côté, Clarke, nous l'ignorons parfois, était membre de la *British Interplanetary Society* et a publié, en 1939, un article intitulé «Nous pouvons atteindre la Lune en fusée - maintenant!», avant de mettre au point le concept des satellites géostationnaires. L'imaginaire et l'imagination des auteurs de *science-fiction*, de *space opera*

paraissent aussi illimités que l'est notre univers ; à la littérature s'ajoute désormais le cinéma, inauguré en 1902 en grande pompe par le génial Méliès avec son *Voyage dans la Lune* et servi par une technologie de plus en plus sophistiquée.

De l'imaginaire à l'action

Un responsable de la politique spatiale japonaise m'a un jour expliqué que l'intérêt de son pays pour les missions lunaires pouvait être expliqué par la place accordée par sa culture à l'histoire de la princesse Kaguya. Cette descendante du peuple de la Lune aurait jadis été trouvée dans un plant de bambou et appelée pour cette raison : *Naotake no Kaguya Hime*, « la radieuse princesse des bambous » ; elle épousa un grand seigneur, bien terrestre celui-là, mais fut ensuite, au grand dam de son mari, ramenée par son père sur sa Lune natale...

Cette possible influence de l'imaginaire et de la culture d'un pays sur son engagement et sa politique en matière spatiale est encore plus nette dans le cas des États-Unis, au point qu'il n'est pas exagéré de parler d'un *American space dream*. J'aime lui appliquer les mots déjà anciens de Félix Bodin, écrits en 1831 : « Si jamais quelqu'un réussit à faire le roman, l'épopée de l'avenir, il aura puisé à une vaste source de merveilleux et d'un merveilleux tout vraisemblable. En substituant toujours des idées aux personnages, en subordonnant l'action et les caractères à la thèse qu'il

soutient, il aura trouvé un moyen de saisir, de remuer les imaginations, et de hâter les progrès de l'humanité.» L'histoire de la politique spatiale américaine au xx^e siècle offre une parfaite illustration de l'idée de Bodin; c'est du moins ce que démontre l'historien américain Howard McCurdy pour qui, « depuis ses débuts, le programme spatial américain a été motivé par un rêve particulièrement romantique. » Sa thèse est d'autant plus intéressante que la culture nord-américaine ne possède pas l'arrière-plan littéraire et artistique de l'Europe; Ovide et Lucien de Samosate, Cyrano de Bergerac et Bernard de Fontenelle, trop éloignés dans le temps, y sont inconnus ou, pour le moins, ne peuvent prétendre à une véritable influence. Même s'ils honorent la mémoire de Meriwether Lewis et de William Clark, les chefs de la première expédition américaine à rejoindre le Pacifique, au début du xix^e siècle, les Américains de la première moitié du xx^e siècle, lorsqu'il s'agit du ciel, pensent d'abord à l'observer, plutôt qu'à y voyager. Certes, ils ne méconnaissent pas Jules Verne et son imaginaire technique; mais, avance McCurdy, ils paraissent s'en méfier. L'Amérique du Nord, si elle n'est pas systématiquement technophobe, semble avoir toutefois quelques difficultés à appréhender le domaine de la technologie. Au point que le vol dans l'espace sera souvent représenté, dans les œuvres de fiction, comme plus aisé qu'il ne l'est dans la réalité. Et le caractère peu communicatif de Robert Goddard, le père

américain de l'astronautique, n'arrange rien à l'affaire. Malgré tout, après la dépression économique des années 1930 et la Deuxième Guerre mondiale, les choses finissent par changer. Il faut dire que le succès des Spoutnik soviétiques ne laisse guère le choix au gouvernement américain. À ce camouflet porté à l'encontre de leur – prétendue ? supposée ? réelle ? – suprématie technologique et militaire, les États-Unis doivent répondre sans délai. Le début des années 1950 a heureusement préparé le public à la mise en route de programmes ambitieux, l'a intéressé aux voyages spatiaux. Il ne faut pas minimiser l'influence sur l'opinion des écrits de William Ley, des illustrations de Chesley Bonestell, des conférences de Wernher von Braun, des attractions de Walt Disney. Sans oublier la vague de fascination pour les soucoupes volantes et la rencontre avec les petits hommes verts, surtout après le témoignage de Kenneth Arnold, en juin 1947 : les voyages interplanétaires et les extraterrestres forment les deux piliers du rêve spatial américain. Si les militaires écartent rapidement de leurs intérêts le champ des vols habités, la NASA en fait l'un de ses principaux objectifs, encouragée par le discours du Président John F. Kennedy : l'imaginaire spatial américain revêt ainsi, quasiment dès sa naissance, la tenue argentée des sept astronautes du programme Mercury, lorsqu'ils sont présentés à la presse le 9 avril 1959...

L'odyssée de l'espace n'est rien moins que celle de l'humanité, celle d'êtres qui, une fois dressés sur leurs deux jambes, n'ont eu de cesse de lever leurs yeux vers le ciel. Pour lire le vol des hirondelles, les nuances de l'azur, les clins d'œil des étoiles et pour imaginer des mondes et des royaumes. Mais aussi pour tracer des plans et des cartes, pour construire des machines de plus en plus perfectionnées, pour traverser des frontières, pour explorer des mondes inconnus. Il nous faut maintenant franchir la frontière qui sépare le rêve de la réalité.